

DIDEROT

Lettres à Sophie Volland

DIDEROT, *Lettres à Sophie Volland*. Édition établie et présentée par Jean Varloot. Paris. Gallimard. Folio classique. 1984. 405 pages.

C'est en 1755 que Denis Diderot (1713-1784), alors âgé de 42 ans, rencontre Louise-Henriette Volland (1716-1784), dite Sophie, pour laquelle il conçut un amour passionné. Il lui écrivait régulièrement, petits billets ou longues missives. Toutes les lettres de Diderot ne sont pas arrivées jusqu'à nous et aucune des lettres de Sophie Volland ne nous est parvenue. À l'inverse de ses prédécesseurs, qui se sont intéressés à ces lettres principalement pour ce qu'elles révélaient de la vie mondaine et littéraire de l'époque, ainsi que des rapports de Diderot avec ses pairs, Jean Varloot privilégie la relation amoureuse. Il ne retient que les lettres de la décennie 1759-1769 – avant que les échanges ne s'espacent – et y pratique des coupes, faisant ressortir le Diderot amoureux, même s'il ne résiste pas à la tentation de garder parfois, souvent, le côté « gazette » fort divertissant.

En 1759, Diderot a 46 ans, est marié, mène sa vie à part bien qu'il habite avec sa femme et sa fille, Angélique, née en 1753. Sophie est la fille cadette et célibataire d'une veuve de banquier rencontrée en 1755 ; nous n'avons rien sur ces premiers quatre ans. La situation est compliquée, d'une part à cause du fonctionnement des relais de poste : « ces délais me désespèrent » (p.108), et d'autre part à cause de la situation même de Sophie vivant toujours avec sa mère. Madame Volland est du type reine-mère abusive, comme s'en plaint Diderot : « Vous n'approuveriez pas mes idées, quoiqu'elles soient fondées sur un principe très raisonnable, c'est qu'à quarante ans passés, une fille a ses amis, ses connaissances, qui peuvent très bien n'être point les connaissances et les amis de sa mère. » (p. 216). Plane une sorte de mystère sur les raisons de cette mainmise de la mère sur la fille. Le mystère est tout aussi opaque sur le type même du rapport entre Sophie et Diderot : amour – devenu ? – platonique avec l'âme sœur ? Diderot utilise à plusieurs reprises, lorsqu'il évoque les difficultés de leur rapprochement, la formule sibylline : « pour la raison que vous savez ». De plus, Diderot évoque le saphisme entre Sophie et sa benjamine. N'écrit-il pas : « ma Sophie est homme et femme quand il lui plaît » (p. 42), « Si votre sœur se résout à ce que nous lui demandons et que vous nous ayez tous les deux, Sophie, prenez garde. Ne la regardez pas plus tendrement que moi. Ne la baisez pas plus souvent. » (p. 47) ou encore « Nous nous rapprocherons, mon amie, nous nous rapprocherons ; et ces lèvres se poseront encore sur celles que j'aime. En attendant, je ne permets votre bouche qu'à votre sœur. » (p. 57). Les lettres témoignent d'une distance qui ira croissant et Diderot passe, dès 1759, de la dévotion à des « imaginations fâcheuses » (p. 93) devant l'usure du sentiment et le comportement de Sophie : « Madame, prenez garde ; vous vous défigurez dans mon cœur » (p. 110). Parallèlement, Diderot se rapproche de sa femme et s'intéresse à sa fille. Le ton des lettres manifesterait une sorte de stabilité avec l'acceptation de la situation, l'amant éploré devenu l'ami s'adresse à ses « bonnes amies », auxquelles il propose des cas à résoudre dont ces dames se serviraient pour briller dans leur salon.

Ces lettres nous dévoilent non seulement la vie intime de l'écrivain, mais aussi sa vie professionnelle et mondaine. N'ayant pas une grande fortune, Diderot travaille beaucoup : à *L'Encyclopédie* pour laquelle les éditeurs le rémunèrent, à aider ses amis, surtout le baron d'Holbach et Grimm dans la relecture ou la rédaction de leurs livres et articles. L'achat par Catherine II de sa bibliothèque, en 1762, le soulage d'un grand poids : une dot décente pour Angélique est ainsi assurée. Il écrit *la Religieuse*, *Paradoxe sur le comédien* ou encore *le Neveu de Rameau* qui intègre certains aphorismes des lettres, et ses *Salons*. Il voyage, résidant souvent à Grandval chez Holbach, à La Chevrette chez madame d'Épinay, amante de Grimm, ou à La Briche chez Damienville ; à Paris il sort beaucoup, dîne en ville, chez les uns ou les autres. Ces lettres présentent l'autoportrait d'un Diderot bon vivant, sceptique sur « le grand préjugé » (c-à-d. dieu, ndlr), n'hésitant pas à s'étendre sur ses émotions, ses chagrins – le XVIII^e siècle est très larmoyant – ses goûts, et cela avec la plume alerte d'un grand épistolier.

Citations

« Les choses ne sont rien en elles-mêmes. Elles n'ont ni douceur, ni amertume réelles. Ce qui les fait ce qu'elles sont, c'est notre âme ; et la mienne est mal disposée pour elle. Tout ce qui m'environne me lasse, m'attriste et me déplaît. Mais qu'on me promette ici mon amie ; qu'elle s'y montre, et tout à sa présence s'embellira subitement. » p. 54. Lettre du 3 juillet 1759

« Avec vous je sens, j'aime, j'écoute, je regarde, je caresse. J'ai une sorte d'existence que je préfère à toute autre. Si vous me serrez dans vos bras, je jouis d'un bonheur au-delà duquel je n'en conçois point. Il y a quatre ans que vous me parûtes belle, aujourd'hui je vous trouve plus belle encore. C'est la magie de la constance, la plus difficile et la plus rare de nos vertus. (...) Adieu, ma Sophie. Je vous embrasse de tout mon cœur. Votre amant et votre ami Diderot. » p. 87-88. Lettre du 13 octobre 1759

« Mais puisqu'il est si doux pour nous de nous écrire ; puisque c'est la seule consolation qui nous reste ; puisque ce reste de commerce doit nous tenir lieu de tout pendant deux mois au moins, tâchons s'il se peut de mettre quelque arrangement dans notre correspondance. » p. 105. Lettre du 31 août 1759

« Comme tout se fait ici ! Un poste vague ; une femme le sollicite ; on lève un peu ses jupons ; elle les laisse retomber, et voilà le mari, de pauvre commis à cent francs par mois, M. le Directeur à quinze ou vingt mille livres par an. Cependant quel rapport entre une action juste ou généreuse, et la perte voluptueuse de quelques gouttes d'un fluide ? En vérité je crois que nature ne se soucie ni du bien ni du mal. Elle est toute à deux fins, la conservation de l'individu, la propagation de l'espèce. À propos de cela, pourriez-vous me dire pourquoi il y a de beaux vieillards et point de belles vieilles ?... » p. 202-203. Lettre du 31 juillet 1762.

« Vous n'êtes, pour la plupart, que ce qu'il nous plaît que vous soyez (...). Vous mourrez toutes à quinze ans. » p. 267. Lettre du 18 août 1765.